

NOTES ET DISCUSSIONS

Magie en Grèce ancienne

Marcello CARASTRO, *La cité des mages. Penser la magie en Grèce ancienne* (Horos), Grenoble, Jérôme Millon, 2006, 272 p.

C'est au cours de la seconde moitié du V^e siècle que font leur entrée dans la cité grecque les μάγοι, originaires de Perse, experts en μαγεία, donc en pratiques religieuses telles que l'oniromancie, les purifications, les incantations, etc. Vite perçus comme des charlatans, ils induisent, bien malgré eux, un infléchissement du sens des termes qui les désignent. Incorporée dans les débats internes à la cité sur l'emprise politique de la parole, la μαγεία va donner naissance à un réseau, une *constellation* de sens que l'Auteur entend ici démêler.

Il ne s'agit donc pas d'un livre de plus sur la magie en Grèce, ni d'une analyse de la transmission culturelle entre Orient et Grèce, mais plutôt d'une étude, originale et fine, portant sur la notion *indigène* (grecque) de μαγεία (et dérivés : μάγος, μαγεύειν, etc.) comme produit culturel d'un espace et d'un temps, d'une conjoncture historique à la croisée entre les traditions antérieures à l'arrivée des mages (les traditions homériques en particulier) et les innovations liées au fonctionnement de la πόλις comme espace où la parole est partagée, ἐς μέσον. On dit souvent, à propos de la culture grecque, que la dimension politique est mêlée inextricablement à la dimension religieuse ; à cet égard, le livre de M. Carastro fournit un exemple éclairant des interférences entre l'une et l'autre sphères, puisque le religieux est pensé à travers le politique et vice versa, et les enjeux – enjeux identitaires, enjeux de pouvoir – constamment imbriqués.

Le volume est construit en trois parties, précédées d'une *Introduction* sur « La notion de magie entre histoire et anthropologie ». La première d'entre elles est consacrée à l'avènement des μάγοι, c'est-à-dire à leur apparition dans les textes grecs et à l'adoption de cette « catégorie » dans le débat philosophico-politique. Avec les μάγοι, mentionnés en premier lieu par Héraclite dans un fragment du VI^e siècle, mais surtout par Hérodote (livre VII en particulier) au V^e siècle, nous sommes au cœur de la pensée de l'Autre, l'*hétérologie* grecque, avec ses codes désormais bien connus. Le terme de « mages » présente à la fois une valeur ethnique et une valeur religieuse. Concernant la première, le modèle perse est évacué un peu rapidement, p. 19, dans la note 7. Certes, le propos de l'A. est volontairement interne à la culture grecque, mais on aurait néanmoins souhaité mieux percevoir la réalité étrangère à laquelle Hérodote entend explicitement faire référence. Avant d'être « naturalisé » grec, qu'est-ce au juste qu'un *mage* ? Le lecteur reste sur sa faim eu égard à cette question légitime. La notion de μαγεία est bien

grecque, mais elle se nourrit d'un « archétype » par rapport auquel on aurait aimé mieux mesurer les écarts. Qu'en est-il, par exemple, de la dimension morale du μάγος, si centrale dans le mazdéisme, en rapport avec la connaissance de la vérité ? La tradition grecque met aussi en scène la notion de « vérité » en rapport avec les μάγοι-devins, mais est-ce de manière autonome ?

Dès Hérodote, en effet, par le biais de la description du sacrifice et des rituels funéraires perses, les μάγοι sont insérés dans une altérité négative : c'est le « modèle absent » du sacrifice sans feu, sans autel ; c'est un rapport malsain à la violence. La distance se creuse donc d'emblée, et l'accent est mis sur la performance orale, le « surchant » qui caractérise l'action du μάγος au moment du sacrifice. Un acte d'autorité qui suffit, en l'absence de feu, à établir la communication entre les hommes et les dieux, à convoquer les puissances surhumaines et à exercer sur celles-ci une emprise. Experts en pratiques divinatoires, les μάγοι détiennent un savoir, qui apparaît néanmoins comme conjectural et qui peut être fourvoyant ; en outre, il est occasionnellement mis au service des intrigues politiques : c'est alors un anti-savoir, basé sur le mensonge et la dissimulation. L'A. passe un peu trop rapidement sur le rôle du mage Gaumata dans la conspiration évoquée par l'inscription de Behistun, où Darius I^{er}, le fondateur de la dynastie achéménide, met en scène son accession au pouvoir. Les ressorts de cet épisode complexe auraient mérité d'être davantage analysés. On en retiendra en tout cas une connivence dépréciative entre les μάγοι et le pouvoir tyrannique d'un prétendant illégitime au trône. Vision grecque, déformée, de la relation privilégiée que le prince, dans tout le Proche-Orient, entretient avec les prophètes et devins, interprètes des signes divins.

Sauvages, inefficaces et trompeurs, les μάγοι incarnent très rapidement, sur la scène théâtrale en particulier, un contre-modèle de savoir religieux. Le cas de Tirésias, dans l'*Œdipe roi* de Sophocle, montre toute la richesse de ces réseaux de sens : le tragédien oppose deux modalités de savoir, le savoir nouveau, et trompeur, du roi qui a résolu l'énigme du sphinx, mais ignore son identité, et le savoir divinement inspiré de Tirésias, l'aveugle qui lit les signes, mais qu'*Œdipe* dénonce parce qu'il le croit animé par des ambitions politiques. Le théâtre – l'analyse porte aussi sur *Iphigénie en Tauride* et ses simulations de rituels – joue sur le double registre du savoir et du pouvoir, du visible et de l'invisible. Il nous révèle l'atelier sémantique dans lequel la constellation lexicale tournant autour de μαγεία se construit et se charge de sens en rapport direct avec les catégories de la pensée grecque et avec les questions d'actualité, notamment l'opposition entre tradition et innovation sur le plan religieux et intellectuel. Voir, savoir, connaître, comprendre et donc maîtriser : tels sont les enjeux des pratiques, rituelles, médicales et savantes qui mobilisent le terme de μάγος (et ceux qui lui sont apparentés) et qui contribuent à penser les façons grecques d'agir et de réfléchir. L'analyse que fournit M. Carastro de *L'Éloge d'Hélène* de Gorgias, comme moment clé de l'évolution du sens de μαγεία, est en tous points remarquable. En défendant Hélène, Gorgias sape l'autorité de la tradition poétique, pourtant considérée comme dépositaire d'une vérité absolue. Pur produit sophistique, son éloge brouille les pistes entre le bien et le mal, le vrai et le faux, le visible et l'invisible, et célèbre la puissance souveraine de la parole, le λόγος. Les adversaires de cette évolution et du « surpouvoir » des sophistes, Platon en tête, voudront dès lors voir dans les μάγοι, ces manipulateurs de mots, des imposteurs, des faiseurs

d'« opinions » et non de vérités (tâche des philosophes), un sens qui deviendra habituel au IV^e siècle.

Les notions d'emprise et de contrainte se placent dès lors au centre de l'analyse. La cité grecque, creuset de la liberté que Périclès clame comme valeur absolue de la démocratie athénienne, repose, en effet, sur l'exercice de la parole : exercice fondamental, mais exercice dangereux qui peut déboucher sur une tyrannie de l'opinion.

La deuxième partie de l'ouvrage va donc examiner les conceptions grecques de l'emprise, autour du verbe θέλγειν, qui, avant l'apparition de μαγεύειν, désignait déjà la contrainte qui lie et soumet. L'A. n'explique pas suffisamment la démarche qui le conduit à explorer d'autres champs lexicaux. Pourquoi ce verbe, et non d'autres ? Quelle est la logique qui a présidé à la définition du champ d'enquête ? M. Carastro scrute ici le pouvoir des dieux, la manière dont ils exercent leur emprise sur les hommes, mais, sur ce plan, le rapport à la μαγεία semble insuffisamment explicité : tout ce qui touche au « pouvoir » surnaturel entre-t-il dans la sphère de la μαγεία ? Le choix de θέλγειν n'est-il pas implicitement sous-tendu par une « certaine idée » de la magie selon la matrice occidentale analysée et dénoncée dans l'*Introduction* ?

Les dieux médusent, donc placent les hommes sous leur emprise. L'A. étudie les modalités de celle-ci, selon qu'il s'agit d'Athéna, de Zeus, d'Apollon ou d'une autre divinité. L'engourdissement du νόος, de l'esprit, la contrainte exercée sur la conscience, l'assoupissement des facultés visuelles ou cognitives : nombreuses sont les voies de l'enchantement. Les dieux lient et délient les corps, les volontés et les destins. Tout comme l'éros, ils soumettent les hommes à leur joug puissant, irrésistible. Le détour par Aphrodite, déesse de la φιλότης et de l'ἡμερος, est très instructif, et il sera encore davantage mis en lumière par les acquis récents de la thèse de Gabriella Pironti, sous presse dans les suppléments de *Kernos*, qui insiste à bon escient sur la contrainte physique de l'ἔρος, une emprise qui n'a pas grand-chose à voir avec la « tendresse » et qui trouve, dans le mythe hésiodique d'Ouranos et Gaia, son modèle herméneutique.

L'emprise du θέλγειν passe aussi par l'ouïe : le chant des Sirènes fait l'objet du chapitre IV, qui associe le chant à la poésie, à la vie et à la mort. Une fine analyse des textes et des images conduit l'Auteur à s'interroger sur le statut et le pouvoir de la musique, chants épiques et chants funéraires, avec leurs sonorités aiguës, qui confèrent l'immortalité et enchantent l'auditoire. Le chapitre V est consacré à Circé, « divinité terrible », nièce de Médée (que l'étymologie populaire associe aux Mèdes), experte en φάρμακα, un domaine strictement féminin. La comédie, témoin de son temps, associe Circé indirectement à la μαγεία, en vertu d'un processus de resémantisation du mythe en fonction du nouveau contexte culturel (mais faut-il pour autant parler de « mobiliser des nœuds dans ses réseaux de concepts » : l'expression n'est pas très heureuse !).

Le temps est alors venu de « Penser la μαγεία », objectif de la troisième partie du livre. D'abord, les liens, au centre du chapitre VI. M. Carastro s'arrête sur les κατάδεσμοι, les ligatures rituelles (appelées aussi *defixiones*) qui, bien que n'étant jamais mises en relation avec les μάγοι, relèvent d'une même logique de contrainte. Comme pour la μαγεία, on prend conscience du fait que de telles pratiques sont bien moins marginales qu'on aurait tendance à le croire. Elles sont largement attestées dans la culture polythéiste des cités, créant en quelque sorte un

terrain fertile pour accueillir la religiosité des μάγοι et les pratiques qui les caractérisent. Les pages consacrées à la manière dont Platon prend en compte ces manières de persuader ou de contraindre sont éclairantes : ici, l'univers de la μαγεία est implicitement mis en scène, par un jeu de proche en proche, interne à la pensée grecque.

Platon est encore, et brillamment, au cœur du chapitre final (VII). Son œuvre est essentielle pour mesurer les enjeux du discours grec sur la μαγεία. Quelle est sa position vis-à-vis de la magie, vis-à-vis des nouveaux savoirs et de l'évolution de la scène politique ? Le terme μάγος n'est attesté qu'une fois dans tout son corpus – dans la *République* (IX, 572 e - 573 a) – et il apparaît vite que ce sont les sophistes qui sont visés sous cette étiquette vaguement exotique. Platon réfléchit pourtant, en maints endroits, sur le pouvoir de la parole, par exemple celui de l'éloge funèbre, qui, sous couvert de célébrer les disparus, glorifie dangereusement les vivants. À travers le personnage de Socrate, la « torpille », Platon utilise en fait la magie comme révélateur ou grille de lecture des tendances de la vie politique de son temps, en particulier les enjeux et les dangers de l'usage de la parole, partagée ou monopolisée selon les personnes et les circonstances. La parole efficace, relayée par le pouvoir de l'ἔπος, est au cœur de l'apodictique philosophique et de la dialectique entre maître et élève. Un peu satyre, un peu mage, Socrate est l'icône d'un savoir éthique qui passe par une emprise positive.

Le grand mérite du livre de M. Carastro est de montrer comment la notion de μαγεία, avec tout ce qui tourne autour, sa « constellation », loin de véhiculer un contenu essentialiste, a été sans cesse construite, chargée de sens, resémantisée en fonction des débats internes à la cité grecque et des manières de penser le rapport des hommes aux dieux et des hommes à la parole, à la politique, au savoir. C'est donc bien la valeur *heuristique* d'un opérateur logique qui est ici mise en évidence, un opérateur importé, ambigu et malléable à souhait. La pensée grecque, athénienne pour l'essentiel, sur la magie ne se comprend que dans le contexte de la cité démocratique où le pouvoir de la parole, bien antérieur à l'apparition des mages perses, sollicite la réflexion des poètes, des philosophes, des tragédiens et de la classe politique. « La cité des mages » constitue donc une contribution majeure à la compréhension de l'univers mental des Grecs.

Corinne BONNET

Université de Toulouse II Le Mirail
corinne.bonnet@tele2.fr